



CORMAC MCCARTHY : *BLOOD MERIDIAN*
Western de l'Apocalypse, Apocalypse du western.

Yvonne-Marie ROGEZ

Université Paris III

Cormac McCarthy, auteur américain contemporain né en 1933 à Rhode Island, a grandi près de Knoxville, Tennessee. Depuis 1976, il habite à El Paso, au Texas. Son œuvre suit ce changement de résidence, ses quatre premiers romans se déroulant dans le Tennessee et les suivants au Texas et au Mexique. Cormac McCarthy est généralement associé au genre littéraire du western alors que *Blood Meridian*, son cinquième roman publié en 1985, est le premier à vraiment y appartenir. Cette classification a fait l'objet de nombreuses discussions mais qu'on la mette en doute pour des questions de dates ou de géographie ou que l'on qualifie le roman d'anti-western, il semble impossible de le séparer d'un genre où prévalent violence, solitude et conquête — qu'elle soit d'un territoire ou d'une identité, tendant toujours vers l'ouest, la frontière, la fin. Dans le roman, cette fin du monde prend les deux sens du terme.

En effet, dans *Blood Meridian*, McCarthy associe fiction et références historiques à une dimension religieuse qui est devenue caractéristique de son écriture (c'est aussi ce qui mène à de nombreuses comparaisons avec Hermann Melville) mais qui prend toute son ampleur dans ce qui est son œuvre la plus originale, la plus effrayante et la plus critique. C'est ainsi que l'Apocalypse, telle qu'elle apparaît dans la Bible (c'est la *King James Bible* qui sera utilisée ici) semble soutenir le roman. Elle n'est pas utilisée ici comme nouvelle interprétation mais comme véritable genre, un modèle avec lequel McCarthy joue pour faire fonctionner son roman autour d'un double mécanisme critique qui a été jusqu'à maintenant tout au plus survolé, celui des justifications religieuses et politiques dans le processus d'expansion du territoire américain, qui ont à leur tour fait partie intégrante du fonctionnement de l'État.

Dans l'optique de cette étude, il est important de voir tout d'abord en quoi *Blood Meridian* est une Apocalypse telle que celle selon Saint-Jean : *The Book of Revelation*. Dans un deuxième temps, l'utilisation particulière qu'en fait McCarthy dévoile ce qui semble être, selon lui, le manque de fiabilité des repères religieux que sont le bien et le mal et leur opposition diamétrale. Enfin, le véritable propos du roman se révèle être à son tour une Apocalypse, celle du western. McCarthy s'attaque en effet aux théories américaines telles que la Destinée Manifeste et à l'application des théories antérieures de construction d'un nouvel État, en particulier celle de Thomas Hobbes. L'Apocalypse met en scène une fin mais donne aussi lieu à un

renouveau. Quel est-il dans le roman ? Serait-ce dans le traitement que fait McCarthy de cet « après » que le roman prendrait tout son sens ?

L'atmosphère biblique et apocalyptique de *Blood Meridian* semble guider le roman. Certaines expressions sont directement empruntées à la Genèse : « At dusk of the third day [88], On the afternoon of the fifth day [164], On the eve of that day [173] ». L'omniprésence du sang, particulièrement dans les descriptions du ciel, baignant lui-même la terre de sang, rappelle le travail des anges de l'Apocalypse (chapitres 16 : 3 à 16 : 6). « The Evening Redness in the West », sous-titre du roman, montre parfaitement cette notion de fin colorée par le sang, celle de la Bible : « 6 : 12 [...] and the sun became black as sackcloth of hair, and the moon became as blood ». La généralisation et l'horreur des massacres s'apparentent à la destruction finale du monde. L'atmosphère est porteuse de souffre, dans l'un comme dans l'autre, et les éléments se déchaînent, qu'ils s'agisse de désert ou de neige. Lors de l'Apocalypse, Dieu juge, sauve ceux qui ont suivi sa parole et élimine ceux qui s'y refusent. Chevaliers et anges sont envoyés pour détruire ces derniers. Le diable lui aussi est envoyé sur terre, où il sera rejoint par ses disciples.

Les principaux protagonistes du roman sont ce qu'on appelle des irréguliers, des Américains qui, dans le roman, ont un contrat avec un gouverneur mexicain qui leur donne cent dollars par scalp apache. L'un des personnages, surnommé le « juge », fait fonction de guide, de sauveur, de prédicateur mais aussi de tueur redoutable, générateur d'une violence sans limite. Ces cavaliers chassent ceux qui ont été ainsi décrits par l'agent indien George Bailey en 1858 : « The most rascally Indian on the continent. Treacherous, blood-thirsty, brutal with an irresistible propensity to steal ¹ ». Or, les cavaliers américains à la poursuite des sauvages et diaboliques Indiens sont, par de nombreuses références, identifiables aux chevaliers de l'Apocalypse envoyés pour éliminer les hommes suivant le Malin (le terme « horseman » est utilisé dans le roman comme dans la Bible). Glanton ou le juge, à l'heure du jugement dernier, s'apparentent aux quatre chevaliers et à leur suite ; le premier a pour ordre de conquérir, le second doit mener les hommes à s'entretuer et le quatrième est mené à utiliser les tueurs présents sur Terre :

6 : 8 And I looked, and behold a pale horse : and his name that sat on him was Death, and Hell followed with him. And power was given unto them [...] to kill with sword, and with hunger, and with death, and with the beasts of the earth.

Cette utilisation des tueurs déjà présents sur terre montre une ambiguïté semblable au mécanisme qu'utilise McCarthy. L'intégration du Malin à la mission divine semble plus proche de la dualité violente, déconcertante et parfois absurde dont font preuve les personnages de *Blood Meridian*. Les cavaliers sont-ils ceux au service de Dieu ou sont-ils ceux qui, convertis au

¹ David Roberts, *Once They Moved Like The Wind, Cochise, Geronimo and the Apache Wars* (London : Pimlico, 1998) 14.

Malin, sont utilisés malgré eux pour aider les chevaliers dans leur mission destructrice ?

McCarthy construit ainsi tout un système qui met à mal le lecteur autant qu'il met à mal les notions de bien et de mal dans leur opposition si rassurante. Il en montre les limites et l'inadéquation. Il joue à faire disparaître toutes les frontières, de la même façon qu'elles sont physiquement absentes ou ignorées.

Alors que les Américains sont décrits comme apocalyptiques — « [They] stood dark and smoking and apocalyptic in the dim lampfall [190] » — il semble en réalité plus approprié de les identifier comme les alliés du Malin, le juge faisant alors figure de faux prophète. Cette dichotomie est l'élément constituant l'originalité et la force même de l'œuvre de McCarthy. Au-delà de l'horreur la plus totale de ses actions, la troupe de Glanton est décrite comme étant couverte de marques au front et sur les bras — « their foreheads and arms stamped with letters and numbers [167] » — tout comme les hommes suivant la bête — « 13 : 16 And he causeth all [...] to receive a mark in their right hand, or in their foreheads ». Les personnages du roman appliquent également, effrayés, à leurs propres actions le verset 13 : 10 : « He that killeth with the sword must be killed with the sword ».

De nombreux éléments relient en effet le juge au diable, et, plus précisément, à un « inverse » parfait de Dieu, ce qui est propre au faux prophète de l'Apocalypse. Le juge apporte la poudre à canon à Glanton et à ses hommes et l'opération apparaît comme miraculeuse. Il est par ailleurs intéressant de noter que le juge utilise son savoir, notamment scientifique, non pas dans une optique d'enseignement, mais uniquement dans le but d'engendrer une fascination complète pour son personnage. L'utilisation de miracles pour convertir les hommes est l'une des caractéristiques du faux prophète :

The beast] and with him the false prophet that wrought miracles before him, with which he deceived them that had received the mark of the beast, and them that worshipped his image. [19 : 20]

Suivant ce modèle inversé, le juge est décrit comme n'ayant ni origine ni fin ; il prêche la guerre, le meurtre et l'absence de tout mystère, et les autres cavaliers sont comme autant d'anti-apôtres, appliquant tout ce qu'il dit, l'acceptant comme vérité absolue. Le juge semble jouir de son succès en tant que « convertisseur » maléfique au nouvel ordre, celui du mal :

The squatters in their rags nodded among themselves and were soon reckoning him correct, this man of learning, in all his speculations, and this the judge encouraged until they were right proselytes of the new order whereupon he laughed at them for fools. [116]

Pourtant, suivant la dichotomie qui caractérise ici l'écriture de McCarthy, le juge est aussi souvent décrit comme étant une sorte de vrai prophète. Sa sagesse, sa générosité et son habileté à prêcher en font parfois plutôt un homme de Dieu. Il est dit ressembler à un archimandrite et son pouvoir n'est jamais remis en cause. Il est impossible de le classer du côté du

Malin ou de celui de Dieu agissant lors de l'Apocalypse. Chaque bonne action est suivie d'un acte terrifiant de cruauté, comme le montre l'anecdote de l'achat des deux chiots, une scène presque touchante, immédiatement suivie de leur exécution par noyade.

Ce mouvement de va et vient constant entre le bien et le mal a un effet très particulier sur le lecteur. Il déconcerte, choque, désarçonne mais surtout, et c'est là que réside le talent de McCarthy, il amuse. Cet humour va au-delà — tout en l'embrassant — de la relation établie par Nell Sullivan entre le roman et le « texte de jouissance » de Roland Barthes. Par leurs excès et leur qualité clairement grotesque, des images telles que l'arbre aux bébés morts peuvent être appréhendées comme se conformant à une sorte de second degré, où ce sont les personnages eux-mêmes qui créent ces visions insupportables. Ces excès provoquent chez le lecteur une sorte de détachement, qui lui permet alors d'assister à un spectacle certes apocalyptique, mais aussi à une satire de récit insoutenable. La qualité littéraire supérieure de ces passages participe d'ailleurs de cet effet. Un texte si « léché » n'effraie plus, la musicalité des mots l'emporte. Il ne s'agit pas ici de retirer au roman son aspect critique et virulent. Alors que la frontière entre le bien et le mal est effacée et que les deux domaines semblent plutôt se superposer, de la même façon que le bien et le mal tuent côte à côte lors de l'Apocalypse, McCarthy refuse toute catégorisation et semble dénoncer ce que personnifie le juge : le mal déguisé, avec plus ou moins de succès, en bien. L'Amérique de l'époque, avec ses théories expansionnistes, est ici dénoncée pour ce même déguisement, celui de massacres sous le masque de missions bénéfiques tant au pays qu'à l'humanité.

Tout au long du roman, les références historiques sont très nombreuses. Se déroulant dès 1848, au lendemain des guerres mexicaines, et faisant référence à la ruée vers l'or, aux massacres indiens et surtout à la présence d'irréguliers, connus pour leur violence et leur caractère incontrôlable, le roman s'inscrit inévitablement dans la période qui fut nommée, d'après le journaliste John Louis O'Sullivan, en 1845, « Destinée Manifeste » :

Our Manifest Destiny is to overspread the continent allotted by Providence for the free development of our yearly multiplying millions.¹

La référence faite par le Capitaine White, dans le roman, à la nécessité de conquérir tout le reste du Mexique rappelle l'une des premières utilisations de la « Destinée Manifeste » en tant que justification dans les années 1840. Elle inscrit directement le roman dans une discussion sur sa réalité et ses utilisations, dans le cadre du concept de « régénération », à travers lequel il était du devoir des États-Unis de régénérer les « arriérés » du vieux continent.

¹ John Louis O'Sullivan, « Annexation », *United States Magazine and Democratic Review*, (27 December 1845), in Julius W. Pratt, « The Origins of Manifest Destiny », *American Historical Review* (July 1927) 795-98.

L'analphabétisme religieux des personnages, leur méconnaissance politique, le massacre des Apaches — en passant par celui des Mexicains et en généralisant à celui de toute créature vivante — semblent être une attaque dirigée vers cet idéal expansionniste et par là même vers l'intégralité des mythes liés au western. Si la « Destinée Manifeste », dont l'origine théorique remonte aux puritains et à leur vision du Royaume de Dieu s'étendant vers l'Ouest, fut utilisée comme justification pour l'expansion américaine et ses conséquences humaines tragiques, elle n'est pas l'unique théorie à apparaître dans le roman.

Il est en effet intéressant d'effectuer un rapprochement entre le monde qui y est décrit et la philosophie politique de Thomas Hobbes. Hobbes est l'un des nombreux philosophes dont le discours sur la démocratie a eu une certaine influence sur la création des États-Unis.

The authorities bandied to and fro in the great debate were such conservative English theorists as Hobbes, Locke, Harrington, Sidney, Halifax, Hume and Blackstone, and a handful of continental writers, Machiavelli, Vattel, Pufendorf, and Montesquieu. Every one of these authorities either distrusted or violently condemned democracy, yet they provided the major body of theory made use of by the Federalists.¹

Dans le roman, le discours du juge sur la guerre, entre autres, permet d'identifier *Blood Meridian* à un véritable état de nature, tel qu'il apparaît dans la philosophie de Hobbes.

Au chapitre XIV de *Leviathan*, et dans sa description de l'état de nature, Hobbes note : « The condition of meer Nature [...] is a condition of Warre of every man against every man ».¹ L'état de nature est un état de guerre. Dans le roman, le juge ne voit pas le monde autrement : « War endures. [...] War was always here. Before man was, war waited for men. [...] That is the way it was and will be [248] ». Cependant, pour lui, cette condition n'est pas une étape qui appelle à un changement mais un état constant. Cette condition de guerre (l'expression « condition of war » apparaît dans le roman) est la condition de l'homme dans le monde. La violence et la mort, qui constituent l'essentiel des événements du roman, confirment cet état de nature. Il est pourtant important ici de faire une distinction entre la violence envers les Indiens et la violence des Américains envers leurs compatriotes. L'état de nature est un état dans lequel les hommes sont égaux. C'est justement cette égalité qui inscrit le roman dans la théorie de Hobbes, qui écrit : « Every man has a Right to every thing ; even to one anothers body ».² C'est en effet cette même égalité qui rend le meurtre du gamin si dramatique. McCarthy affine ainsi encore sa critique en la plaçant exclusivement sur le comportement américain.

¹ V. L. Parrigton, *Main currents in American Thought, I* (New York, 1927-1930) in Douglass Adair, « The Tenth Federalist Revisited », *The William and Mary Quarterly*, III, 8 (James Madison, 1751-1836, Bicentennial Number 195).

² Thomas Hobbes, *Leviathan* (1651) (Harmondsworth : Penguin Classics, 1968) XIV, 196.

³ *Ibid.*, 190.

La notion de liberté qui est peut-être la plus importante au sein de l'État américain est celle de liberté individuelle et de poursuite du bonheur. Hobbes montre qu'une telle liberté est impossible dans l'état de nature, et elle apparaît également impossible dans le roman. L'œuvre de McCarthy, à travers son important cadrage historique, apparaît donc comme ironique. Ce rapprochement avec les théories de Hobbes montre que l'Apocalypse qui cadre le roman semble aussi être celle de la nation américaine telle qu'elle se définit et de l'idéalisation qui a toujours été faite de l'époque de la conquête de l'Ouest, c'est-à-dire du western.

Cependant, l'Apocalypse annonce l'avènement du royaume de Dieu sur terre. Qu'en est-il ici ? McCarthy semble en effet décrire un « après » dans les pages montrant le gamin à l'âge adulte, mais surtout dans l'épilogue du roman. Le lecteur y voit la pose de frontières. Le message pourrait être celui de la civilisation et de l'inscription tardive au contrat social américain, mais la violence de l'avancée, la présence de coups de feu, la destruction de la nature et l'apparente soumission des hommes à celui qui tire ne ressemblent en rien au monde promis par l'Apocalypse ou par le contrat social. À la fin de *Blood Meridian*, McCarthy étend sa critique et l'empreint de cynisme.

Blood Meridian est un récit qui, suivant le modèle de l'Apocalypse, décrit un monde à l'agonie dans une période historique que beaucoup aiment voir comme celle de la création des États-Unis. L'utilisation du vocabulaire apocalyptique tel qu'il apparaît dans l'Apocalypse selon Saint-Jean et le recours à des références précises laissent place à un véritable jeu autour du genre mis en place. McCarthy déconstruit, trouble, brouille les repères sans changer de code, le récit devient lui-même un mystère. Le juge est tour à tour Dieu et diable, le travail des troupes de Glanton est autant celui des chevaliers de l'Apocalypse que celui du Malin. McCarthy élabore un système qui, par l'abondance des repères historiques (qui vont jusqu'au surnom du juge), dévoile un propos critique d'une violence égale à celle qui y est décrite. La mission américaine y est de donner la mort, et McCarthy décrit une Amérique qui se présente dans son unité comme une véritable force apocalyptique, sous couvert de théories politiques et religieuses ; c'est là que se trouve son véritable génie. Le nouveau monde que voulait créer l'Amérique ne se pose-t-il pas en véritable « opposé » du ciel nouveau et de la terre nouvelle de l'Apocalypse ? La description qu'en fait Cormac McCarthy, notamment à travers le personnage du gamin parvenu à l'âge adulte et dans l'épilogue, est alors éloquente.